



SOCIÉTÉ

Ces profs qui garderont le masque

Malgré la fin de l'obligation à partir de lundi, 5 à 10 % des enseignants devraient continuer à le porter. Par crainte d'un rebond ou parce qu'ils se savent fragiles.

THOMAS POUPEAU

« JE N'AI PAS ENVIE d'être rabat joie, alors, désolé de ne pas crier youpi ! » soupire Colin, prof de français dans un collège de Marseille. Sujet sensible : ce lundi 14 mars, alors qu'il pourra officiellement enlever l'étoffe bleue qui lui barre le visage depuis deux ans au moment de faire la classe, ce trentenaire ne le fera pas. « L'épidémie n'est pas finie, le message n'est pas bon pour les élèves, et je n'ai pas envie de devenir vecteur du virus », se justifie-t-il agacé par « certaines remarques » de ses collègues. Pourtant, ces derniers jours, la voix des profs réfractaires à l'abandon possible du masque annoncé le 3 mars par le Premier ministre Jean Castex, et confirmé ce jeudi, s'est fait un peu plus entendre.

Le taux d'incidence monte chez les enfants

La raison : on constate que les prémices d'un rebond épidémique coïncident avec la rentrée des vacances de février et le retour en classe. Ainsi, la carte de France de l'augmentation du taux d'incidence chez les enfants correspond à celle de la rentrée de chacune des zones académiques, à commencer par la zone B, qui a repris le 21 février. Et le nombre de contaminations – plus de 50 000 par jour en moyenne – stagnant à un niveau très important n'est pas de nature à rassurer.

« L'inquiétude monte en même temps que les chiffres de l'épidémie », résume Sophie Vénétiay, prof de SES dans l'Essonne et porte-parole du Snes-FSU, principal



Pour certains enseignants, regardant avec crainte les chiffres de l'épidémie repartir à la hausse, pas question de tomber le masque.

syndicat dans le second degré. Résultat, en salle des profs, « le sujet de porter ou non le masque est là, malgré la fin de l'obligation pour ce lundi », ajoute-t-elle.

« Je ne pense pas être parano »

Combien sont-ils, ceux qui ne se réjouissent pas de pouvoir enlever le masque devant leurs élèves ? « Au doigt mouillé, 5 à 10 % des collègues disent qu'ils le garderont ce lundi », estime de son côté Jean-Rémi Girard, secrétaire général du Snaic, un autre syndicat d'enseignants. Principale raison, selon lui : préserver son entourage ou une santé fragile, face à une situation sanitaire « loin d'être réglée ». « J'ai une maladie auto-immune, je dois faire attention. Je ne pense pas être

parano : il y a encore 150 morts par jour, des dizaines de milliers de contaminations... Avec des élèves petits, on doit être au contact, alors je veux me protéger », dit Virginie, qui enseigne à des CE2 dans une école de Strasbourg (Bas Rhin).

Pour Tanguy, prof de français dans un collège des Yvelines, c'est le « flou » entourant cette décision qui ne l'encourage pas à poser le masque, en plus d'une « fragilité respiratoire ». « On a eu des dizaines de protocoles techniques et là... rien du tout. Un exemple : quid des élèves fragiles, disposant d'un PAI (projet d'accueil individualisé) ? Et que se passe-t-il s'il y a un cluster local ? Tant que l'épidémie n'est pas vraiment terminée, je ne l'enlève pas », assure le professeur. Car,

ajoute-t-il, « mieux vaut le masque qu'une classe à distance s'il y a trop de contaminations. En visioconférence, je touche 40 % à peine de mes élèves ! »

« Je le porterai même hors Covid »

Par ailleurs, les profs interrogés soulignent le fait que hormis le masque, les autres gestes barrières sont trop limités. À commencer par l'aération. « J'ai une classe de CP, je ne peux décemment pas ouvrir mes fenêtres tous les quarts d'heure quand il fait -2 °C. Alors je garderai mon masque », s'agace Stéphanie, en Seine-Saint-Denis. Qui fait remarquer – rejointe sur ce point par Jean-Rémi Girard – qu'il lui faudra porter des FFP2, la catégorie la plus protectrice, face à une armée de

bambins au visage dévoilé, « dans des petites classes fermées et saturées ». « Problème, rappelle le syndicaliste, les livraisons récentes du ministère sont... des masques chirurgicaux ».

Certains plaident pour que le masque soit pérennisé dans certaines situations, même après l'épidémie. « Aujourd'hui, je pense que je le porterai même hors Covid quand j'aurai à m'approcher des élèves », avance Tanguy, citant l'exemple des « sociétés asiatiques » où cet outil est bien plus ancré dans les mœurs. Virginie, elle, espère qu'il sera obligatoire lors des futurs épisodes de maladies saisonnières : « Cet hiver, on a eu beaucoup moins de gastro-entérites que les années d'avant-Covid parce que tout le monde était masqué. »

LEPHOTOLABE

